

Le Chant du Cygne

“If the world was ending you’d come over right ?”

JP Saxe

Un jour, le soleil ne s'est pas levé.

Pour être exact, il ne s'est plus jamais levé.

Pourtant, Swann a lui continué de le faire. Matin après matin. Jour après jour. Tous les jours un peu plus incertain que le jour d'avant.

Son téléphone était posé sur la table, prêt à enregistrer la conversation, qu'il retranscrirait sur une feuille de papier une fois de retour chez lui.

Le premier jour, il avait été désemparé. Comme le reste de la population mondiale, il avait ressenti de la peur, peut-être même de la terreur face à ce changement soudain. La nuit avait avalé le monde et ne voulait plus le recracher, tandis qu'un froid mordant s'insinuait chaque jour un peu plus dans les racines de la terre.

Autrefois, il aurait directement écrit sur son ordinateur. C'était plus facile, plus efficace. Mais l'électricité était devenue une denrée rare ces derniers jours. Depuis que la lumière avait disparu il y a une semaine, les stations électriques dépendaient de leurs réserves pour fonctionner. Bientôt, elles seraient complètement à court. Alors le gouvernement, avait établi un rationnement, un quota électricité que chaque citoyen devait absolument respecté. Le sien, il le passait à écouter les informations avec sa radio et à charger la batterie de son téléphone, afin de mener à bien ses interviews. Si le monde touchait à sa fin, il voulait comprendre comment il disparaîtrait.

Le deuxième jour, il avait eu une idée. La vision d'un projet à mener, sa dernière trace en ce monde qui s'apprêtait à se figer dans la glace. Peut-être était-ce un moyen pour lui de se changer l'esprit quand tout ce qu'il avait jamais connu était sur le point de disparaître. Alors les cinq jours suivants, c'était à ce projet qu'il s'était consacré.

— Vous êtes prêt ? Demanda-t-il finalement.

Son interlocuteur approuva d'un signe de tête.

— Quand avez-vous réalisé que le soleil ne s'était pas levé ?

Le vieil homme croisa les bras et fixa en l'air, comme si son regard était porté à l'intérieur de sa tête.

— Vous savez jeune homme, mes nuits sont toujours perturbées. Mon corps cassé ne cesse de se plaindre. Il y a sept jours aujourd’hui, je me suis réveillé à quatre heures et je n’ai pas réussi à me rendormir, mes jambes me faisant terriblement souffrir. Alors j’ai lancé la rediffusion de l’étape du tour de France de la veille. Je l’avais loupée car nous dînions chez la nièce de ma femme.

Il s’arrêta, une moue incertaine sur le visage.

— Je n’ai pas vraiment vu le temps passer, mais je me souviens avoir pensé “Tiens, c’est bizarre qu’il fasse toujours nuit”. Mais je me disais juste que je devais me tromper. J’en ai vu des choses, mais alors ça ! Vous savez ce qu’ils disent, à la télé ? Qu’on a tellement usé le soleil qu’il n’arrive plus à briller ! L’humain est idiot, je vous le dit mon garçon !

Swann sourit légèrement. Il aimait bien ce vieil homme. Il l’avait rencontré la veille, dans un kiosque à journaux. Ils avaient discuté un peu, avant qu’il ne lui propose de l’interviewer, en lui exposant son projet : établir un recueil de témoignages. Aspirant journaliste et écrivain, la dernière ambition de Swann était de rassembler la façon dont les gens avaient vécu ce changement. Ce qu’ils avaient ressenti, ce qu’ils avaient pensé, ce qu’ils regrettaient, ce qu’ils espéraient. Chaque soir dans sa chambre, il récrivait ces interviews en récit, car il était convaincu d’une chose : si la science n’arrivait pas à réchauffer le cœur humain, peut-être les arts le pourraient-ils.

Alors aujourd’hui, l’écrivain avait rejoint le vieil homme chez lui. Sa femme l’avait accueilli avec une énergie et une douceur bienveillantes, lui offrant une boisson chaude malgré les conditions difficiles auxquelles l’entièreté du quartier était soumis.

Le jeune homme griffonna sur une feuille, prenant quelques notes sur ses impressions, puis demanda sans même regarder son script :

— Imaginons que demain, le soleil réapparaisse. Quelle est la première chose que vous souhaiteriez faire ?

Les premier et deuxième jours, il avait eu besoin de jeter des coups d’œil à la fiche de questions qu’il avait préparé. Aujourd’hui, il les avait toutes mémorisées sans la moindre hésitation. Ces questions, il les avait répétées toute la journée depuis sept jours, les sept jours depuis la disparition du soleil. Plusieurs fois par jour, il avait interviewé tous types de personnes, de tout âge, de tout profil, avec tout type de pensée.

— Si le soleil réapparaissait, j’offrirai plus de fleurs à ma femme, répondit le vieil homme. Je ne le faisais pas avant, mais j’aurais dû. Vous savez, elle adore les orchidées. Mais sans les rayons du soleil pour les faire vivre, toutes les plantes se meurent peu à peu.

Il marqua un instant d’arrêt, avant de reprendre :

— Oui, sans aucun doute, si le soleil revenait, je lui offrirais des orchidées.

Ce fut sur ces mots que l’interview se termina. Après avoir échangé quelques phrases pleines de chaleur – il fallait bien s’encourager en des temps si froids – Swann dit au revoir au couple et s’en alla. Lorsqu’il franchit la porte, il fut aussitôt saisi par le froid mordant qui était tombé sur la ville. Le vieil homme avait raison : selon les scientifiques, le soleil était toujours là, car la Terre percevait encore sa chaleur, bien qu’elle diminuait un peu plus chaque jour, sans qu’aucune solution à long-terme ne soit trouvée. Cependant, il était devenu trop faible pour se lever, et il continuait de s’affaiblir. Sans sa lumière, la Terre devenait de plus en plus froide, le monde se mourait lentement. Pour être honnête, ce n’était plus qu’une question de jour avant qu’un hiver éternel ne s’abatte sur les sept continents.

Précautionneux, Swann fit attention en sortant par le portail de la maison du vieil homme, au cas où une marche serait dissimulée dans la nuit. Ce simple geste de mettre un pied devant l’autre s’avère plus compliqué quand il fait noir.

Une fois dans la rue, il hâta le pas avec enthousiasme. Elle allait l’attendre. En répondant à son message, Swann sourit. Chaque soir, alors que les rayons lunaires se noyaient dans l’écume, il regardait ses cheveux sombres accrocher les dernières lumières de ce monde.

Le jour où le soleil ne s’est pas levé, Cornélia avait eu une idée. Elle savait exactement ce qu’elle devait faire. Alors que la nuit ne se couchait plus, la jeune fille utilisa ce prétexte pour bousculer sa routine. Aux heures où d’ordinaire elle dormait, elle s’occupait. Après tout, quelle importance cela avait-il désormais ? L’horloge avait été bousculée par une obscurité sans fin.

Cornélia regarda les feuilles de papier froissées, étalées sur la table dans un désordre qui venait de trouver un nom. Elle était satisfaite. Très satisfaite.

Son regard pensif se posa sur l'océan, à quelques centaines de mètres, dont le bruit des vagues sombres engloutissait la terrasse de pierres blanches. Après sept jours de travail acharné, à jouer si longtemps que le bout de ses doigts s'étaient couverts d'ampoule, son projet s'apprêtait à voir le jour.

Quand elle entendit les pas raisonner derrière elle, elle sourit.

— Tu arrives juste à temps, lança-t-elle sans se retourner.

Une fumée glacée sortit de sa bouche lorsqu'elle parla. En plein mois de juillet... Cornélia n'arrivait toujours pas à s'y faire.

Le nouvel arrivant s'assit sur la chaise en bois à côté de la sienne, comme il le faisait chaque soir, et répondit :

— Juste à temps pour quoi ?

Cornélia sourit de nouveau. Elle savait qu'il serait curieux. Après tout, dans son message elle avait tout fait pour qu'il le soit.

— Pour mon dernier chef-d'œuvre.

Il la dévisagea pendant quelques secondes, tentant peut-être de savoir ce à quoi elle pensait.

— Tu as composé un nouveau morceau ? Demanda-t-il.

Fièremment, elle acquiesça d'un hochement de tête. En soit, cela n'était pas si surprenant. Jeune violoniste prodige jouant à l'international, la jeune fille créait souvent ses propres mélodies. Mais celle-ci était spéciale pour elle, très spéciale même.

— En quelque sorte, s'expliqua-t-elle. Tu te souviens de ma grand-mère pianiste, Suzanne ?

— Oui, je me souviens. Tu m'avais parlé de la berceuse qu'elle t'avait composée je crois. Pourquoi ?

— Avant de... partir pour sa prochaine vie, elle avait commencé une nouvelle composition, un duo pour piano et violon. Elle voulait qu'on le joue ensemble. Mais elle n'a pas eu le temps de la finir.

La jeune fille regarda vers l'océan, un instant nostalgique. Qu'avait sa grand-mère en tête lorsqu'elle avait couché ces notes sur la portée, quelques années auparavant ?

— En parcourant mes albums photos et mes vieilles boîtes à souvenirs, je suis retombée sur la partition qu'elle avait écrite, reprit Cornélia. Vu le sort qui nous attend, je me suis dit que je ne voulais pas connaître le même destin que ma grand-mère...

La jeune femme se leva et brandit fièrement le papier tâché d'encre en direction du garçon.

— Swann, voici la dernière ode à l'humanité, déclara-t-elle. Et j'aimerais que tu y prennes part.

Il haussa un sourcil.

— Moi ?

— Toi, acquiesça-t-elle en souriant.

— Je suppose que c'est pour cela que tu m'as demandé de l'amener.

Cornélia sourit d'un air énigmatique.

— Maintenant, en route ! S'exclama-t-elle joyeusement.

La jeune fille attrapa le sac en toile imprimée qu'elle avait préparé et laissé sur la table de la terrasse.

— Où est-ce qu'on va ?

Cornélia pointa du doigt, montrant droit devant elle.

Le sable était froid. Le cœur de Cornélia se serra à cette remarque. Elle regrettait les après-midi caniculaires où ils sautillaient sur les grains presque brûlants, jusqu'à avoir les pieds douloureux. Mais ce sable si doux, si lumineux avait désormais pris des reflets lunaires.

— Hé, Lia, Swann l'appela-t-elle.

Perdue dans ses pensées, la jeune fille faillit presque ne pas s'en apercevoir..

— Tu frissonnes, fit remarquer Swann. Pourquoi est-ce que tu t'es changée ? Tu vas finir par geler !

Elle haussa les épaules, indifférente. Elle ne savait pas s'il comprendrait, mais porter cette longue robe bleue ce soir était important pour elle.

— Je devais la porter à mon récital, à la fin de l'année. Plutôt que de ne jamais l'utiliser, je me suis dit que je la mettrai aujourd'hui. Au pire, j'attraperai un rhume et dans deux-trois jours tout ira bien.

Ce ne fut que lorsqu'elle prononça ces mots que Cornélia fut frappée par leur ironie. C'était faux, tout n'irait pas bien. Tout n'irait plus jamais bien. La Terre entière refroidissait, et d'un jour à l'autre le monde se figerait dans un hiver éternel.

La jeune fille avait besoin de diversion. Depuis le jour où le soleil ne s'était pas levé, elle était toujours restée positive. Le monde allait connaître sa fin, oui et alors ? Cela devait arriver à un moment ou à un autre, cette génération avait juste eu la malchance d'être ceux sur qui cela tomberait. Pourtant à cet instant précis, elle n'était plus certaine de vouloir rester positive. Elle savait que la fin était proche, alors comment pourrait-elle l'accueillir avec joie ?

Donc elle porta ses yeux vers le ciel. Selon les ancêtres, ne fallait-il pas chercher conseil dans les messages du ciel ? Mais quand elle leva la tête vers l'obscurité, elle se figea. Des lumières vertes et rosées éblouissaient la nuit glaciale, dansant une valse qui semblait irréelle.

— Je n'aurais jamais pensé voir des aurores depuis mon village natal, murmura-t-elle époustouflée.

— Ils en ont parlé à la télé ce matin. Apparemment la température n'influe pas sur leur formation, c'est juste que là où il fait froid, le soleil tend à être plus dégagé. Du coup on les voit mieux.

— Comme quoi le monde se refroidit vraiment, soupira-t-elle tristement. Et certains trouveront encore un moyen de le nier... L'être humain me fait froid dans le dos. Et puis regarde la lune ! Elle est seule, son amant a disparu. L'Homme l'a rendue veuve. Même les étoiles s'effacent un peu plus chaque jour... Bientôt elle sera seule dans les ténèbres, jusqu'à ce qu'elle disparaisse à son tour...

Swann ne répondit pas tout de suite, semblant réfléchir. Quand il le fit, ce fut sur un ton bien plus découragé que celui qu'il avait utilisé jusque-là.

— Alors c'est vraiment la fin...? Demanda-t-il d'une voix hésitante.

— Hier, le monde brûlait, répondit-elle avec lassitude. Aujourd'hui, il est prêt à se figer dans la glace. Qui sait ce qui arrivera demain ? Si ce monde s'éteint, un autre naîtra de ses cendres. Nous ne serons juste plus là pour le voir.

Pendant un instant, seul le grondement des vagues était audible, prêt à engloutir le monde. Puis des mots se mêlèrent à l'écume, des mots murmurés dans l'air glacé.

— Quand nous serons partis, commença Cornélia avec une tristesse audible, que la terre et les eaux seront libérés de notre emprise, j'espère que la glace saura nous pardonner,

— Pour cela, il faudrait qu'on lui demande pardon...

— Tu as raison, approuva-t-elle en se ressaisissant légèrement. Alors autant le faire maintenant, avant qu'il ne soit trop tard.

Elle ouvrit le sac qu'elle avait emporté avec elle et quelques minutes plus tard, Swann l'interrogea.

— Prête ?

— Si je ne le suis pas maintenant je ne le serai plus.

— Dans ce cas, allons-y.

Cornélia acquiesça d'un signe de tête. Elle ouvrit l'étui de son violon, et saisit l'instrument de bois. Chacun de ses gestes était tel une caresse sur le vernis. A côté de l'étui, elle avait installé une enceinte, prête à diffuser l'accompagnement piano qu'elle avait enregistré chez elle la veille, composé par sa grand-mère Suzanne. Plantées dans le sol, les torches de fortune qu'elle avait confectionnées durant ces derniers-jours étaient plantées en cercle dans le sable humide, leurs têtes enflammées dépassant de l'onde marine.

Prudemment, la jeune fille souleva sa robe et se fraya un chemin au travers des torches. Quand elle entra dans le cercle, une vague poussée par la marée vint se faufiler sous ses pieds. Elle frissonna de nouveau. L'eau était glaciale, elle lui mordait la peau. Malgré tout, elle commença à parler.

— Grande mère, toi qui a été notre berceau, je m'adresse à toi dans les dernières journées où je marcherai sur cette terre. On dit de l'eau qu'elle entend et comprend, mais surtout qu'elle n'oublie pas. Elle s'infiltré et s'insinue dans les chemins secrets de la terre, dans les fissures du bois, et apporte avec elle sa mémoire éternelle. Grande mère, l'humanité se meurt. Il n'y aura personne pour se souvenir de nous, peu importe ce que nous faisons, si ce n'est toi. Tu nous as donné la vie, alors aujourd'hui, je souhaiterais te la rendre. S'il te plaît, accepte cette ode à l'humanité, et souviens-toi de nous, du bien que nous avons fait comme du mal.

Cornélia sortit son téléphone, pressa le bouton puis ferma les yeux. Ses doigts étaient engourdis par le froid, son corps parcouru de frissons et son cœur assourdi par la tristesse. Pourtant, au milieu de ce cercle fait des dernières lumières du monde, quand le son du piano retentit, des notes de violon vinrent défier l'obscurité.

D'abord incertaine et hésitante, Cornélia jouait prudemment. Violoniste prodige, elle appréhendait pourtant aujourd'hui plus que durant les prestigieuses compétitions auxquelles elle avait déjà participé. Ce soir était important. Ce soir, elle complétait l'œuvre commencée par sa grand-mère plusieurs années auparavant. Ce soir, elle disait au revoir au monde et à sa vie.

Ses doigts engourdis tremblaient désormais, et les larmes revenaient à la charge chaque fois qu'elle les ravalait. Et finalement, elle entendit la voix de Swann.

— Grand océan, nous te demandons pardon. S'il te plaît, accepte cette œuvre. Elle est la dernière composition de Suzanne et Cornélia Delaunay.

Du coin de l'oreille, elle perçut son appréhension dans la longue inspiration qu'il prit.

— Il s'appelle Pierre, Pierre Martin, quarante-trois ans. Sa mère a été une des premières victimes de l'hiver qui est tombé sur la Terre. Elle était malade et faible, et l'obscurité l'a emporté. Il regrette de ne pas avoir passé plus de temps avec elle.

Cornélia se sentait plus à l'aise. Ses doigts effectuaient sans effort cette mélodie qu'elle avait passé des heures à mémoriser, sacrifiant son sommeil. Le piano, diffusé à travers l'enceinte, raisonnait, effectuant une douce mélodie. Les notes s'entremêlaient avec les mots que Swann lisait, les mots du recueil qu'il écrivait depuis sept jours.

— Elle s'appelle Jade Bernard, elle a dix-huit ans. Elle dansait, mais les critiques de sa professeure l'ont fait cesser. C'était sa petite étincelle de joie au milieu d'une situation

familiale compliquée et, après avoir arrêté, elle a spiralé. Depuis la disparition du soleil, il y a une semaine, elle danse tous les jours pendant plusieurs heures. Elle m'a dit qu'elle regrettait d'avoir attendu la fin du monde pour vivre sa passion sans se soucier si elle était assez bonne.

Soudainement, le piano accéléra, comme un tourbillon marin emportant tout au large. Le violon suivit, l'archer frottant les cordes de l'instrument avec une force, un courage à l'image de toutes les personnes dont les actes avaient forcé le respect.

— Elle s'appelle Adriana Perez, elle a trente ans aujourd'hui. Elle vient de terminer son diplôme de droit. Elle espérait œuvrer pour l'écologie. Aujourd'hui, elle regrette que nous n'ayons pas été capable de le faire plus tôt. Il s'appelle Lilian, il a six ans. Il aimerait devenir éboueur, car il les trouve cool sur leur camion. Sa grand-mère lui en a même offert un petit pour Noël.

Ils s'appelaient René, Sophie, Riki, Aya ou Gwenaël. Ils étaient retraités, employés, étudiants, voyageurs ou juste enfants. Ils étaient des lecteurs, des sportifs, des passionnés de biologie ou des artistes. Certains étaient amoureux de la vie et tentaient de rester positifs, certains avaient perdu espoir. D'autres voyaient l'absence du soleil comme une bénédiction, qui ne les forcerait plus à continuer dans un monde où ils souffraient. Ils étaient personne et tout le monde à la fois, mais une chose les rassemblait : ils vivaient la fin du monde, et personne n'y échapperait.

Finalement, la dernière phrase fut prononcée, la dernière note vibra, et avec elles s'acheva la dernière ode à l'humanité.